



HAL
open science

Reinhart Koselleck et le temps historique

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Reinhart Koselleck et le temps historique. Bertrand, Régis ; Crivello, Maryline ; Guillon, Jean-Marie ;. Les historiens et l'avenir : comment les hommes du passé imaginaient leur futur, Presses universitaires de Provence, pp.27-36, 2014, Le Temps de l'Histoire. halshs-01067164

HAL Id: halshs-01067164

<https://shs.hal.science/halshs-01067164>

Submitted on 25 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou

« Reinhart Koselleck et le temps historique », *Les historiens et l'avenir. Comment les hommes du passé imaginaient leur futur. Mélanges offerts à Bernard Cousin*, éd. Régis Bertrand, Maryline Crivello et Jean-Marie Guillon, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (collection Le Temps de l'Histoire), 2014, p. 27-36.

Reinhart Koselleck et le temps historique

En ouvrant sa principale contribution à une sémantique des temps historiques, dans *Le futur passé*, par la phrase, « Définir ce que représente le temps historique est, de toutes les questions posées par la science historique, l'une des plus difficiles à résoudre »¹, Reinhart Koselleck marque bien ce qui se trouve au centre de son œuvre, *la temporalisation de l'expérience humaine du monde avec une spécification historique propre, le fait que le temps acquière sa qualité historique, si l'on peut dire, au tournant du 18^{ème} et 19^{ème} siècles, période qualifiée de Sattelzeit*.

Réflexions philosophiques, investigations méthodologiques et considérations empiriques marchent ici de pair, tant elles sont intriquées, ne serait-ce que dans le couple *expérience/attente* que nous allons considérer au centre de ce qui fait du passé l'avenir dans le présent même, *le futur passé*. De fait, l'accent mis sur la période 1750-1850 positionne ce couple dans une dynamique temporelle de l'expérience historique au titre de la révocation de l'ordre divin et au profit d'une vision autonome de l'ordre social, de concert avec un avenir ouvert, donc à planifier. C'est aussi le moment où l'individu se met à réfléchir sur le temps lui-même, qu'il sort d'un réseau métaphorique, à l'exemple de la figure de l'Apocalypse dans le corpus biblique positionnée entre les cycles du temps de la création et du temps éternel, et qu'il spécifie pour ce faire une série de termes comme *mouvement, révolution, progrès, réaction*, etc. C'est enfin le temps de l'individuation, comme nous le verrons théorisé en fin de parcours par Wilhelm von Humboldt, souvent cité par Koselleck.

Le temps devient ainsi une notion réflexive dans le processus même de formation de la société moderne. Il en est même la condition majeure d'effectuation jusqu'à l'encontre des espaces établis, puisqu'il désatialise le champ de l'expérience en y introduisant un horizon d'attente. Ainsi en est-il, en fin de période moderne, de la créativité de l'agir révolutionnaire au regard de la réalisation attendu des droits de l'homme et du citoyen. A ce titre, le *Sattelzeit* se caractérise par une dynamisation du monde de l'expérience, contre tout avatar

¹ *Le futur passé. Contribution à la sémantique des Temps Historiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990, p. 9.

de l'ordre divin, et corollairement l'ouverture d'un avenir à planifier, par l'apparition de la pluralité et de la simultanéité d'événements émancipateurs. Il renvoie également à la conscience de vivre une époque de transition et surtout - point décisif pour l'historien - à la possibilité d'introduire une connaissance historique dans une diversité de perspectives, marquant ainsi la naissance de l'historiographie contemporaine.

I- Une contribution majeure en débat

Reinhart Koselleck a écrit une thèse intitulée *Le règne de la critique* en 1959, précisément sur les Lumières triomphantes du 18^{ème} siècle². Ouvrage dans lequel il s'intéresse à la façon dont l'esprit bourgeois transforme l'histoire en un procès unitaire, ne se contentant donc plus de la narration d'histoires au pluriel. En préalable à l'étude devenue tout aussi classique de Jürgen Habermas³ sur la formation de l'espace public dans la même période, sous la catégorie d'opinion publique, Koselleck étudie la conscience individuelle éclairée et son art du jugement, et fait donc moins cas de la conscience collective du bien commun, d'autant qu'il en vient à une approche de l'utopie bourgeoise, et de son lien avec l'absolutisme, où il retient essentiellement l'apparition d'une illusion de la politique, dans la lignée de la critique de l'idéologie⁴. Tout cela, énoncé dans les années 1950, mérite d'être revisité au regard des avancées de la recherche depuis cinquante ans, ce qu'Habermas propose lui-même à diverses reprises, et tout particulièrement dans la 17^{ème} édition (1990) de son livre.

Ainsi la conception koselleckienne de la transition de la période moderne à la période contemporaine s'est affinée au contact de travaux sur d'autres périodes historiques. D'une part, il convient de la situer par rapport à la période de l'humanisme civique au 16^{ème} siècle où se met en place, avec le moment machiavelien⁵, une vision du temps, déjà dégagée du temps apocalyptique, tout en étant limitée au temps circonstanciel, conjoncturel dans le lien étroit à une situation donnée. Il s'agit là d'un temps court de l'action de l'histoire en train de

² *Kritik und Krise* [traduction française : *Le règne de la critique*], Verlag Karl Albert, 1959 [Paris, Les Editions de Minuit, 1979].

³ *Strukturwandel des Öffentlichkeit* [traduction française: *L'espace public*], Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1962 [Paris, Payot, 1968].

⁴ Voir sur ce point notre article « Le non-dit de l'idéologie : l'invention du mot et de la chose », *Actuel Marx*, N°43, 2008, p. 29-41.

⁵ John G. A. Pocock, *Le moment machiavelien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF, 1997 [édition originale en anglais, 1975].

se faire, dont l'expérience du républicanisme florentin⁶ donne le meilleur exemple.

De plus, le positionnement temporel du *Sattelzeit* a fait l'objet d'un décentrement de la part des historiens des concepts qui travaillent sur la révolution hollandaise au 17^{ème} siècle⁷, et sur le paradigme spinoziste de la démocratie égalitaire⁸, mis en place par le républicanisme hollandais. Au point qu'il est désormais question d'un *proto-Sattelzeit* plus avancé dans les Temps modernes où l'accent est mis plutôt sur la dimension émancipatrice d'une nouvelle rationalité commune, au regard des attentes d'égalité au sein d'une civilité florissante.

Une autre correction majeure de l'approche koselleckienne concerne le processus de sécularisation situé au fondement de la nouvelle vision de la temporalité historique. Avec quels arguments peut-on vraiment affirmer que l'observation de la nature concerne désormais un agent intelligent, rien de plus, et donc que la méthode usuelle par laquelle Dieu gouverne le monde est obsolète, au regard de l'invocation toujours aussi fréquente de la Providence divine, comme le montre l'historien anglais Jonathan Clark⁹?

Classiquement le concept d'ordre, ou du moins ses diverses expressions prises dans le contexte de l'Europe des Lumières et non le seul ordre social, est rapporté à la distinction entre l'ordre divin et l'ordre rationnel, l'ordre privé et l'ordre public, sous couvert d'un ordre scientifique unitaire dressé contre les préjugés et les croyances irrationnels par les penseurs du 18^{ème} siècle. C'est là où cet historien réintroduit, à propos de la société anglaise et de ses représentations, la subjection naturelle dans la grande chaîne des êtres et la quête du meilleur des mondes possibles sous la dépendance divine. Une telle mise à distance de « l'entreprise abstraite » de réduction des faits par l'esprit, bref de la démarche analytique des Encyclopédistes assimilée de manière quelque peu succincte à la recherche d'une rationalisation systématique et d'un ordre taxinomique, permet de mettre l'accent sur l'ampleur du discours sur la providence, les miracles et la prédestination dans les commentaires des événements politiques par les contemporains

⁶ Jean-Louis Fournel, Jean-Claude Zancarini, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Edizione dell'Orso, Turin, 2002.

⁷ Martin van Gelderen, *The Dutch Revolt*, Cambridge, CUP, 1993.

⁸ Jonathan Israël, *Les Lumières radicales. La Philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Paris, Editions Amsterdam, 2005 [édition originale, 2001].

⁹ « Providence, Predestination and Progress : Or, Did the Enlightenment Fail ? », in *Ordering the World in the Eighteenth Century*, D. Donald and F. O'Gorman, eds, London, Palgrave Macmillan, 2006, p. 27-62.

Cependant ces corrections historiographiques n'enlèvent rien à l'heuristique de la temporalisation de l'histoire formulée dans les termes koselleckiens, devenus par ailleurs tout à fait courants dans les débats en histoire des concepts.

Ainsi, préfaçant l'édition anglaise des articles de Reinhard Koselleck regroupés sous le titre *La pratique de l'histoire conceptuelle*¹⁰, l'historien Hayden White, très connu pour ses travaux sur l'histoire narrative du XIXème siècle, précise la question ouverte par l'historien allemand dans les termes suivants : *qu'en est-il, dans la transition des Temps modernes à la période contemporaine, d'un mode social d'existence du monde marqué par une expérience particulière de la temporalité*¹¹.

Dans un ouvrage sur *La storia dei concetti*¹², l'historien italien des concepts, Sandro Chignola souligne pour sa part l'importance de cette question de la « temporizzazione della storia » dans *l'ars historica* déployé par Koselleck au contact du moment historique où l'expérience humaine devient consciemment historique par un « passage d'époque » déjà caractérisé par Kant dans ses *Opuscles sur l'histoire*.

Enfin, présentant un numéro spécial de la revue *Ayer* en 2004 sur l'histoire des concepts, l'historien espagnol Javier Fernandez Sebastian reformule l'interrogation de l'historien argentin Elias José Palti à propos de l'expression *Sattelzeit* qu'utilise Koselleck pour désigner un tel passage d'époque, toujours au titre d'une attention particulière à la « temporalidad »¹³.

Ainsi se précise, dans le débat scientifique international, un questionnement quasi-permanent depuis des décennies sur la modernité et la temporalité autour de l'œuvre de Koselleck.

II- Qu'est ce que la modernité d'une nouvelle époque ? Un questionnement au centre de l'histoire langagière des concepts.

Après avoir écrit, dès son premier ouvrage, que « Définir ce que représente le temps historique est, de toutes les questions posées par la science historique, l'une des plus difficiles à résoudre » ; Reinhart Koselleck ajoute que « avec la temporalisation de l'histoire, la perspective temporelle acquiert un statut

¹⁰ Reinhart Koselleck, *The Practice of Conceptual History. Timing History, Spacing Concepts*, Stanford University Press, 2002.

¹¹ Ibid., Foreword.

¹² Sandro Chignola, Giuseppe Duso, *Storia dei concetti e filosofia politica*, Milano, Franco Angeli, 2008.

¹³ Javier Fernandez Sebastian, « Textos, conceptos y discursos políticos en perspectiva histórica », *Ayer*, N°53, 2004, p. 131-151.

méthodologique »¹⁴. Quels sont les termes centraux d'un tel statut ? Dans son recueil d'articles, intitulé significativement *Zeitgeschichte*¹⁵, c'est autour d'une question, qui a valeur d'affirmation, « Wie neue ist die Neuzeit ? » que se précise la conceptualisation de son approche argumentée de la modernité, toujours abordée dans la transition du XVIII^{ème} siècle au XIX^{ème} siècle.

La question méthodologique de l'historien allemand peut alors être formulée dans les termes suivants : *Qu'en est-il de la modernité – Neuzeit en un seul mot – où la différence entre l'expérience et l'attente des hommes s'est considérablement étendue, et de l'apparition d'une nouvelle époque – Neue Zeit en deux mots - par le fait même de la divergence entre expérience et attente ?*

L'œuvre de Reinhart Koselleck initie la *Begriffsgeschichte*¹⁶, l'un des courants les plus importants et les plus anciens de l'histoire des concepts, avec une attention toute particulière aux usages des notions socio-politiques dans leur déroulement temporel. L'histoire des concepts, c'est ici un domaine de recherche qui s'intéresse au contexte historique de signification des concepts majeurs du vocabulaire socio-politique dans l'histoire européenne. En des termes propres à Koselleck, il s'agit de considérer que la connaissance du fait historique relève de ses conditions langagières de formation sans s'y confondre, l'historien insistant toujours sur le non-recouvrement du fait par le discours.

L'histoire des concepts prend alors en compte la façon dont les notions socio-politiques se déploient d'une part dans leur historicité, leur temporalité historique propre, c'est-à-dire selon des expérimentations et des attentes diversifiées, d'autre part à travers des usages et des significations multiples et à partir d'arguments spécifiques.

Une telle problématique de l'histoire des concepts rapportée à une sémantique du temps historique commence donc par une affirmation commune, l'histoire est toujours concernée par le temps. Cependant il a fallu aux hommes bien des siècles pour définir le temps historique dans un ensemble de concepts, ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire. Nous savons, avec les travaux de Bertrand Binoche¹⁷, que l'expression « philosophie de l'histoire » a d'abord été inventée en terme français par Voltaire, avant de se déployer dans d'autres courants de pensée européens. Contentons nous ici de préciser le moment historique où le

¹⁴ *Le futur passé, op. cit.*

¹⁵ Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2000.

¹⁶ Voir son dernier recueil d'articles, *Begriffsgeschichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2006.

¹⁷ En particulier *Les trois sources de la philosophie de l'histoire (1764-1798)*, Paris, PUF, 1994 et notre compte-rendu dans les *Annales*, V. 53, 1998, p. 414-417.

temps historique est explicité en tant que tel par des pratiques et des concepts nouveaux.

Le concept d'histoire est l'un d'entre eux, le plus central bien sûr : il se mesure au contact du développement historique lui-même jusqu'à son « achèvement conceptuel » au 19^{ème} siècle. Dans une telle perspective, l'histoire ne se résume pas de manière antiquaire à un simple relevé des faits du passé : elle est à la fois une méthode d'enquête, un processus temporel, une pratique de mémoire, un genre littéraire et surtout une catégorie ouverte sur un avenir à planifier. Elle renvoie donc à un horizon d'attente, ce qui nous préoccupe ici principalement.

L'abord historique d'une terminologie politique du temps historique débute alors avec l'absorption de la notion d'*Historie* par celle de *Geschichte*, puis se précise avec les notions de *Progrès*, de *Mouvement* et de *Révolution*, qui rendent compte des expériences accumulées et de nouvelles attentes. Plus largement, des notions encore plus politiques, mais tout aussi temporalisées, autour des désignants de groupes et des concepts antonymes politiques tels que *parti(s)* et *ami(s)/ennemi(s)*, permettent une appréhension encore plus vaste du mouvement historique en interrogeant ce qu'il en est de l'idéologisation dans les processus de conceptualisation socio-politique. Nous sommes là dans l'espace de catégorisations propres à une temporalité étendue.

Par ailleurs, Reinhart Koselleck hérite de la phénoménologie le fait de considérer le passé, non pas comme une présence révolue, mais comme quelque chose que l'on dévoile en tant que répétition anticipatrice, répétition des conditions de possibilité qu'il recèle. De ce point de vue, l'événement du passé prend alors sens à la lumière de l'interrogation sur son futur et des possibles qu'il porte en lui, des éventualités à venir qu'il nous ménage : il s'annonce dans son horizon d'intelligibilité, ce que l'historien allemand traduit par l'expression d'horizon d'attente.

Les catégories historiques de *champ d'expérimentation* et d'*horizon d'attente* s'inscrivent ainsi dans une période où l'événement - tout particulièrement la Révolution française et sa lecture par les philosophes allemands - procède de notions temporalisées qui permettent non seulement une prise de conscience par les acteurs de vivre une époque de transition, mais aussi de mettre en place la connaissance de l'histoire elle-même, de s'y projeter. Ce couple de concepts - expérience et attente - fortement imbriqué s'avère particulièrement apte à thématiser le temps historique, dans la mesure où il est possible d'aller, sur cette base conceptuelle, au plus près des réalités empiriques ; Turgot n'a-t-il pas conseillé à Louis XVI de faire des réformes, fort de l'expérience de Charles I d'Angleterre refusant d'en faire, et exécuté par la suite ? Reste ce qui aurait pu être vrai en Angleterre au 17^{ème} siècle ne l'est pas nécessairement à la veille de la Révolution française, dans la mesure où l'attente des Français n'était pas la réforme libérale, mais la Révolution des droits de l'homme qui devait aboutir à une nouvelle exécution royale !

C'est alors autour du *Sattelzeit* – que nous pouvons traduire par « seuil d'une époque ou « époque de selle » - , et à partir du tournant 1750 des Lumières, que se formule la question centrale de la dynamisation et la sécularisation du monde de l'expérience, par le fait du caractère ouvert d'un avenir à planifier, de l'apparition de la simultanéité de l'événements, dans sa pluralité, de la diversité de perspective dans la connaissance historique elle-même, et en fin de compte de la conscience de vivre une époque de transition

Le temps acquiert ainsi une qualité historique, quitte la confrontation entre un temps cyclique et des histoires (*Historia magistra vitae*). L'histoire invente le temps, en fait une force de l'histoire, en étant couplée au mouvement et au progrès. Elle s'apparente à une théorie de la connaissance historique qui prend en compte la dimension subjective et relative de l'histoire, tout en conservant une attente universelle.

III - Critères temporels

Quelles sont plus précisément les notions qui confèrent à cette nouvelle temporalité (*Neuzeit*) une perspective d'avenir, non sans quelque ambiguïté ? ¹⁸

[

- *Historicisation : l'anticipation*

Alors que les notions antérieures au *Neuzeit* se caractérisent par le fait qu'elles relèvent plutôt d'un style de vie soumis au hasard - entre *vivere civile* et *fortuna* pour parler dans les termes de l'humanisme civique florentin -, et donc dépendent étroitement de l'objet désigné, qualifié le plus souvent de circonstances, on observe à présent un renversement de la relation entre la notion et l'objet désigné comme référent. La notion prend une valeur propre, se projette d'elle-même, si l'on peut dire. C'est donc une des caractéristiques de la terminologie politique moderne d'être remplie de concepts qui constituent ainsi, à proprement dit, des *anticipations*. Ces concepts se fondent sur l'expérience accumulée pour éveiller de nouvelles attentes

- *Généralisation : les mises en perspective*

Plus grande est la généralité des notions, plus nombreux peuvent être les partis à les utiliser. Au point que tous peuvent en appeler à la liberté en général : les mêmes notions peuvent donc être potentiellement investies selon des *mises en*

¹⁸ Reinhart Koselleck les présente en introduction du premier volume de son grand œuvre : Koselleck, O. Brunner, W. Conze, *Geschichtliche Grundbegriffe : Historisches Lexicon zur politischsozialen Sprache in Deutschland* (Les concepts fondamentaux en histoire: Dictionnaire historique du langage politique et social en Allemagne), Stuttgart, Klett-Cotta, Band 1, 1972.

perspectives multiples. En tant que notions générales, elles créent précisément une nécessité d'investissement sémantique, dans une certaine autonomie par rapport aux expériences concrètes et aux les attentes qui les remplissent. Ainsi en est-il de la liberté des modernes dont la valeur se modifie selon les transformations du contexte historique, reconstruisant ainsi en permanence le système de référence propre à la modernité en matière de démocratie¹⁹. Entre individuation des sujets et logique de la souveraineté, tout est affaire de relations, de combinaisons, d'agencements selon divers points de vue.

- *Politisation/idéologisation ; entre domination et émancipation*

Par ailleurs ce n'est que dans l'horizon d'un processus d'historicisation général que les opposants politiques sont susceptibles de s'investir mutuellement de significations idéologiques. Par là même se transforme le mode de fonctionnement du langage politico-social. L'idéologisation de l'adversaire est, depuis lors, l'instrument de la manipulation politique de la langue. Elle est alors source d'ambiguïté des concepts historicisés

En effet, les notions politiques et sociales deviennent les outils d'une mainmise, d'une volonté de domination sur le mouvement historique. Mais, dans le même temps, l'émancipation et son potentiel révolutionnaire présupposent une telle domination. Un concept d'avenir tel que celui d'émancipation signifie bien un acte en faveur de l'égalité des droits, mais, dans le même temps, il renvoie à un processus sur le long terme d'adaptation. Ainsi de l'exemple à l'appel à l'émancipation des femmes alors qu'elles ne disposent pas de la plénitude des droits politiques, dès la Révolution française donc²⁰.

Donc nous trouvons au centre de l'expérience du temps historique saisie dans la modernité, un temps du progrès, ou plus précisément une qualité historique acquise dans la différenciation entre le passé et le futur à venir. Il en ressort une spécificité de la conscience historique issue de la réflexion des agents de l'histoire sur le temps historique, de leur capacité à le planifier

Nous sommes ici en plein dans l'empiricité, dans la mesure où il s'agit de montrer comment le temps historique entre dans l'ordre des réalités, donc fait de notre monde un monde historique. Ainsi le temps historique, comme les

¹⁹ C'est la question au centre de l'ouvrage de Quentin Skinner, *La liberté avant le libéralisme*, Paris, Seuil, 2000 [édition originale, Cambridge, CUP, 1998]

²⁰ Nous ne préjugeons pas des débats en la matière en histoire des femmes. Ainsi Anne Verjus montre, dans son dernier ouvrage *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010, que « les femmes n'ont jamais été exclues à proprement parler ; elles n'ont tout simplement pas été incluses » (p. 324), ce qui est un autre manière de dire qu'elles ont été exclues politiquement, mais avec une forte nuance, l'accent mis sur l'ampleur de la *part commune* de ces non-incluses grâce au triomphe du familialisme.

conditions langagières qui lui donne sa qualité propre, n'ajoute pas de nouvelles réalités à notre monde, il en est le sens (historique). Ces catégories en sont le symbole même. L'esprit lui-même qui préside à la conscience réflexive d'une humanité agissante et souffrante est d'essence historique et empirique.

IV- Le régime d'historicité en débat : sur le caractère de l'histoire.

Un des développements souvent cités par les historiens de cette perspective sur le temporalisation, du fait de son ancrage dans la tradition historiographique française, touche à ce que François Hartog, dans *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*²¹, appelle le régime d'historicité, et qu'il définit comme les différents modes d'articulation entre présent, passé et futur.

La notion de régime renvoie en particulier au régime politique, donc au processus de démocratisation dont nous venons de parler. Comment se situe-t-elle par rapport à un horizon de retrospection qui peut s'intéresser à l'historicité et à son potentiel d'avenir avant même l'invention du concept d'histoire ?

La dimension empirique d'une recherche centrée sur la réalité effective de l'invention du temps historique prend ici un tour plus herméneutique, par l'accent, dans les différentes périodes historiques, sur « la présence de l'homme à lui-même en tant qu'histoire » (Hartog), de son expérience de sa distance à soi qui lui permet, par la méditation des catégories de présent, passé et futur, d'appréhender son dire.

De fait, le concept de régime d'historicité est moins ancré dans le lien du langage à la réalité : il est un métadiscours, une construction de l'historien, un artefact que valide sa capacité heuristique, voir un idéal-type. Nous nous éloignons ici de l'histoire langagière des concepts. Il est moins question du temps comme catégorie universelle, adéquate à la temporalisation du monde contemporain, que de divers modes temporels, à toutes les époques historiques.

C'est là où il convient, nous semble-t-il, de revenir *in fine* sur l'approche phénoménologique du temps, longuement méditée par Reinhart Koselleck au contact certes d'Heidegger, mais aussi d'un contemporain de la période historique qui l'intéresse, Wilhem von Humboldt.

Jeffrey Andrew Barash, dans son ouvrage sur *Heidegger et le sens de l'histoire*²², montre comment ce philosophe allemand interroge les modes authentiques de temporalisation au titre du fait que le passé, loin d'être une présence révolue ou un simple précédent des réalités actuelles, se dévoile sans

²¹ Paris, Seuil, 2003.

²² Paris, Galaade, 2006.

cesse en tant que répétition des possibilités qu'il recèle. Il s'agit alors d'une « répétition anticipatrice » selon le mode de configuration du temps issu de la projection de ses propres possibilités d'être.

A l'encontre des historiens qui cherchent le sens de l'histoire dans un mouvement progressif, donc qui veulent décrire un processus historique cohérent, il est question d'un monde d'événements sans cohésion objective, où la continuité de l'histoire procède de choix ontologiques, en particulier sur ce qu'il en est des entités collectives, à l'exemple du peuple²³. A distance d'une historiographie interrogeant le sens de l'histoire à travers des régimes successifs d'historicité, la perspective phénoménologique considère que toute approche d'un concept historique présuppose une interprétation ontologique des modes de temporalisation. L'accent est donc mis présentement sur un passé non-continuiste, issu de la pluralité de modes de temporalisation de l'être associés à des possibles autonomes ouverts à un futur authentique avec son centre le peuple comme communauté d'authenticité.

L'œuvre de Reinhart Koselleck, dont nous avons donné un rapide aperçu sous l'angle de la temporalisation des concepts, est au centre d'une telle réflexion ontologique, tout en étant au plus près des catégories décrivant la réalité des phénomènes historiques.

Dans son étude du concept d'histoire, présente au sein de son Dictionnaire des concepts fondamentaux en histoire, et traduite en français²⁴, il montre le cheminement vers un concept d'histoire réflexif de soi. Au sens où l'histoire s'engendre elle-même, non pas dans le cadre d'un progrès unique et généralisé²⁵, mais à partir d'une philosophie de l'histoire qui « conduit à l'attribution d'un rôle nouveau à la notion d'avenir ». Et d'ajouter que « le pronostic pragmatique d'un avenir possible est transformé en l'attente à long terme d'un nouvel avenir devant façonner le comportement »²⁶. Nous avons déjà longuement précisé ce point.

Cependant qu'en est-il avec les contemporains de la Révolution française ? Que ressort-il d'une nouvelle attitude face à l'histoire qui s'avère effective dans la forme même des événements manifestant la « vie active » de l'histoire. De

²³ Voir, sur ce point, le récent ouvrage de Déborah Cohen sur *La nature du peuple. Les formes de l'imaginaire social (XVIIIe - XXIe siècles)*, Champ Vallon, collec. La chose publique, Seyssel, 2010.

²⁴ Dans *L'expérience de l'histoire*, Paris, Le seuil/Gallimard, 1997.

²⁵ Voir le chapitre IV sur « L'archéologie de l'idée de progrès (16^{ème}-18^{ème}) » de notre ouvrage *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006.

²⁶ *L'expérience de l'histoire, op. cit.*, p. 49.

quelle activité s'agit-il ? C'est là où intervient un auteur contemporain de la Révolution française, Wilhelm von Humboldt et sur lequel Koselleck a longuement médité²⁷.

S'interrogeant sur l'exemplarité du XVIIIème siècle, ce philosophe allemand prend en compte le fait que « le progrès ininterrompu » de l'humanité relève essentiellement de « la force de notre volonté » qui permet à chacun d'associer ses actions aux principes de la raison, tandis que les phénomènes naturels sont décrits à partir de lois nécessaires. Cependant ce n'est pas la seule expérience vécue - la part du hasard dans les événements et les destinées humaines étant considérables - qui permet de démontrer que l'humanité progresse d'un pas égal vers la perfection. Il convient surtout de décrire, historiquement et philosophiquement, *le caractère propre* de l'esprit en adéquation avec « un projet de perfectionnement intéressant toute l'humanité »²⁸. L'expérience empirique prend alors une tournure abstraite dans la complémentarité de la matière et de la forme, d'une organisation mécanique spécifique et d'un caractère moral propre.

A ce titre, *le caractère propre* de l'époque moderne a bien l'idéal de perfection humaine comme horizon, mais n'obéit à d'autre règle *a priori* que celle issue de sa détermination interne, de sa légalité propre. En effet, un concept subsume toute caractérisation générique, *l'individualité*. Les formules humboldtienne, « l'individualité est une force dont le caractère est l'actualisation », « le caractère est le Je originaire, la personnalité donnée avec la vie »²⁹ résument bien les liens d'identification et de différenciation entre les concepts d'individualité et de caractère. Ainsi « le Je propre », en tant que « le Je originel » de la force créatrice de l'homme, est le principe même de l'individualité, c'est-à-dire *quelqu'un* d'indéfinissable et *quelque chose* d'inconnu dans son essence originelle³⁰. Donc le caractère d'une individualité n'est appréhendable qu'à travers ses effets, ses manières d'être, et non dans son immédiateté.

C'est l'individualité en tant que manière d'être, sous un mode anthropologique de présentation de l'humanité dans sa totalité, dont l'observateur-philosophe peut appréhender le caractère dans l'être agissant pris dans le mouvement

²⁷ Voir les nombreuses références à cet auteur dans les volumes *Begriffsgeschichten* et *Zeitgeschichten* déjà cités.

²⁸ *Le Dixhuitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*, traduction récente de Christophe Losfeld, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1995, p. 43.

²⁹ *Ibid.*, p.127.

³⁰ C'est dans le rapport du moi à l'ordre social, donc sur les bases d'une ontologie sociale, que ce principe d'individuation prend un contenu effectif, c'est-à-dire au double titre de quelque chose qui existe et quelqu'un qui parle.

d'ensemble des forces individuelles et de leurs rapports. Humboldt en déduit que la description de l'effort accompli par l'homme pour progresser passe nécessairement par la connaissance de sa personnalité dans la concrétisation d'un caractère qui attribue une réalité d'ensemble à un cours d'actions. Ainsi le progrès actuel de l'humanité n'est autre que « le mouvement et le rapport des forces perçues en même temps et comme une totalité »³¹.

En résumé, abstraire le caractère de l'époque actuelle sur une base empirique, c'est en caractériser l'individualité du point de vue de l'idéal de la perfection humaine, la totalité, et dans la diversité de ses manifestations empiriques. « Rien ne rayonne avec autant de vivacité que l'individualité humaine »³² précise Humboldt, confirmant ainsi que « l'homme doit être tel » que la matière qui l'entoure le permet, mais dans une forme propre, novatrice, son *caractère*. Dans ce mouvement propre d'une époque, ce qui compte alors avant tout pour Koselleck lecteur d'Humboldt, c'est bien la capacité créatrice de l'homme d'élargir indéfiniment son champ d'action, et non la connaissance des ressorts et de la finalité du progrès.

³¹ *Le Dixhuitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée, op. cit.*, p. 107.

³² *Ibid.*, p. 174.